

# Pirotte chez Chardonne

"Les beaux nuages de Barbezieux" :

*l'écrivain Jean-Claude Pirotte cherche les marques de Jacques Chardonne dans la campagne charentaise.*

«**L**a Beauté de Claire, c'est elle-même». Cette petite phrase a enchanté mon adolescence. Le sortilège n'a jamais cessé d'agir. Lorsque, dans l'ovale d'un visage, le velours ombrageux d'un regard, la courbe d'une épaule, l'arrondi d'un bras nu, la tournure élancée d'une taille, affleure l'âme, j'entends la petite phrase : Claire, la Claire de Chardonne, m'apparaît. Une petite phrase tellement évidente, on croirait une tautologie, et pourtant, elle contient le mystère entier, qui est au cœur de l'évidence.

Je me dis que seules m'ont attiré les femmes qui me donnaient à rêver l'évidence de leur beauté. «*Il est entendu, écrit Chardonne, que les êtres sont incommunicables et se déroberont à toutes les observations ; en particulier la personne aimée nous est complètement étrangère ; nous ne la possédons jamais. Je trouve, au contraire, qu'on la connaît bien et que c'est là un des côtés tragiques de l'amour*». A vrai dire, c'est à Bernard, le mari d'Eva, que Chardonne prête le propos. Il y a cette sourde inquiétude dans le ton, Chardonne sait que les êtres nous échappent, et que les certitudes de la possession n'ont de sens que mesurées à leur déchirante fragilité. L'ignorance n'est que la face cachée de la connaissance. L'une et l'autre comportent leur égale part d'illusion. Et c'est à ce paradoxe qu'est lié le tragique des passions, qui ne s'assouissent d'aucune manière, ni dans le détachement, ni dans l'accomplissement. Nous nous heurtons à une double méprise : celle du familier plus troublante encore que celle de l'étrange. «*La femme, note Bernard, que je nommais Eva et qui a rempli ma vie, n'avait aucun rapport avec l'être de mensonge et de folie que je vois maintenant*».

A quoi tient donc l'évidence, sinon au fil des métamorphoses et à la permanence du secret ? Eva, Claire, l'Armande de Roma-

nesques reçoivent leur limpidité du regard de l'homme qui les approche ; elles préservent l'énigme aveuglante de leur beauté, qui les change en elle-même selon l'humeur des jours ou l'éclat du ciel, et les soustrait à la possession.

Je pensais à ces femmes en parcourant les collines de Charente. Il me semble que je les voyais tour à tour obscures et lumineuses, et que le caractère à la fois simple et ambigu de leur charme épousait le mouvement du paysage sous les éclairages changeants. J'y pensais aussi le soir, à table, à Barbezieux ou Saint-Palais, tandis que je mirais un très vieux cognac Delamain avant de respirer ses arômes confondus, et j'écoutais le vent glisser le long des vitres, j'imaginai Claire silencieuse, attentive, absente et présente, là, réfugiée dans cette bergère Louis XV du salon, et ses yeux parfois s'animent d'une soudaine lueur qui enivre, avant de se fermer sur d'inaccessibles lointains.

Je n'avais jamais été à Barbezieux, pas plus d'ailleurs qu'aux environs de Royan. Il existe ainsi des seuils que l'on s'abstient longtemps de franchir, des voyages que l'on se garde d'entreprendre. On préfère à la réalité dévoilée la magie de ce que Jacques Borel nomme le souvenir imaginaire.

Il faut qu'il y ait sans doute, aussi, toujours, une femme que l'on se soit interdit d'approcher, de connaître, d'aimer. On aura cru s'approprier sans péril le songe d'un amour qui peut-être eût été l'unique amour.

La campagne autour de Barbezieux compose un paysage musical. C'est la musique même de la prose de Chardonne. Et je me berçais à la pensée que ces ondulations souples, ces longs ciels traversés de mouvements graves, ces successions de bois, de vignes et de champs qui suggèrent de simples harmonies, tout cela c'est en somme aussi la beauté de Claire, mais qu'une telle évidence est subtilement trompeuse. Si ce paysage, et Chardonne,

pratiquent l'art du contrepoint, c'est moins à la manière du grand Bach, qu'à celle, déjà frémissante de romantisme anticipé, de son fils le plus méconnu, le doux Wilhelm-Friedmann. Ce paysage, on jurerait qu'il se donne avec une grâce naïve, que sa profondeur même est comme offerte jusqu'en ses détours, et c'est lorsqu'on croit le deviner sans peine, le déchiffrer et le saisir qu'il se garde le mieux et se replie sur son mystère. Tantôt c'était «*les nuages fuyant sur les peupliers, et la lumière de ce jour d'hiver comme animée par le vent*». Tantôt, «*la terrasse où les géraniums, contre la maison, flamboyaient sur le vert foncé du lierre*». Et la vision de Marie, dans *Les Varais*, dont «*le visage était noyé d'ombre, mais ses cheveux défaits brillaient comme une soie dorée*», cette vision s'emparait de mon souvenir à l'instant que mon regard embrassait l'or vénitien du soir et l'ombre des vallons.

J'avais vagabondé sans hâte de Bouteville à Segonzac, d'Ambleville à Saint-Fort-sur-le-Né, de Saint-Médard à Blanzac, occupé par le seul souci de me perdre au plus intime de cette Charente dont Chardonne dit qu'elle est un songe. Autour de Barbezieux je dessinai des cercles, comme un chat qui guette, et détourne les yeux. C'est entre Blanzac et Porcheresse que j'ai découvert cette chapelle, auprès d'un hameau en ruines : elle est là, sur une éminence, plantée au milieu d'un petit pré, dans la rigueur modeste de ses lignes, avec cet arrondi féminin du porche roman, pure comme une phrase de *Matinales*. Un puits où j'ai laissé tomber une pierre dorée, afin d'en mesurer la profondeur. Un spectacle de collines ravonnées, là-bas une pente en friche hérissée de genévriers, et, dans une brume très douce au loin le bouquet vibrant d'un arbre de Judée, l'or du soleil sur un pan de mur affaissé, les taches de rouille des toitures dans la vallée, tous les verts tendres et soutenus du monde et la lumière

éclatante d'un arpent de colza. Je suis entré dans la chapelle où le jaune de Naples et le frottis de rouge anglais rehausse l'ocre des fresques. Un petit volume d'Etienne Barth, aux pages rongées, s'est ouvert sur les armoiries des Beaupoil de Saint-Aulaire : «*de gueules à trois accouplés de chien d'argent liées d'azur, deux en un, en pal*». L'héraldique ne m'est guère connue, mais j'ai trouvé là comme l'image et l'écho d'un souverain équilibré. J'ai quitté la chapelle, et tout à coup le ciel lavé de ses nuages est devenu d'un turquoise éblouissant.

Cette brusque évidence du ciel, ce me fut encore une façon de révélation de la beauté de Claire ou de Marie. La friche obscure figurait à mes yeux l'irréductible secret, la part impénétrable. Qu'il ne soit plus de mode d'associer au ravissement du paysage les séductions de la féminité, que m'importe. Pourquoi me priver du charme des correspondances, et renier les vertus du lieu commun ? Et puis, «*les temps sont pour nous comme des lieux, me murmure Joubert. Nous vivons dans les uns et dans les autres, nous en sommes environnés. Ils nous touchent, ils nous emboîtent*».

J'ai lu qu'à une demande de recherche de pourvoyeurs de prison, en 1795, la municipalité de Saint-Hilaire avait répondu : «*Nous, Maire et officiers municipaux de la Commune de Saint-Hilaire, certifions que nous n'avons dans notre commune aucuns citoyens (sic) qui aient commis des horreurs pendant et sous le règne de la tyrannie ni aucuns (resic) terroristes ni buveurs de sang*». J'ai pensé aux détachements de Chardonne dans sa prison de Cognac, et je me suis dit que la paix régnait à Barbezieux. Je me suis mis en quête de la route de Guéry.

«*Cette route du Guéry à Barbezieux, écrit Chardonne (et le Guéry, c'est le domaine des Varais), je l'ai faite souvent à petits pas d'enfant ou endormi sur les coussins de la victoria qui conservait l'odeur aigre du pain que l'on transportait chaque soir; souvent j'ai aperçu après la dernière côte la ville en monticule et la crête de son château. C'est un trajet que je ne pourrais décrire. Je ne l'ai jamais vu avec mes yeux*».

J'aurais aimé, comme lui, ne pas le voir avec mes yeux. Je suis monté jusqu'à la place, déserte au crépuscule, sur la crête, et je suis resté longtemps à contempler la



L'église de Graves.

façade aux volets clos, écaillée, tavelée, avec son perron gris. Le soir confondait les massifs obscurs du jardin en contrebas, où chantait un merle, et le silence alentour n'avait plus d'âge.

J'ai levé la tête vers le ciel, où de nouveau voyageaient frangés d'un rose presque évanoui «*les beaux nuages de Barbezieux*». J'ai quitté la place pour arpentier la rue du Puits du Prêche, et la rue Coudée, et la rue Froide, où j'ai croisé l'inimaginable passante blonde aux yeux de violette qui porte peut-être à son insu le poids lourd et léger du bonheur des «*bourgades endormies*».

J'ai compris en surprenant l'éclair de sa beauté qu'il me fallait désormais «*une côte effilochée et baveuse, déserte, brûlée, le chuchotement des vagues dans le silence plein de vent et de détonations, un bois de pins très calme avec des senteurs*

*d'immortelles et d'oeillets sauvages... c'est de là que viennent les beaux nuages de Barbezieux*».

Le lendemain, j'ai pris à Saintes le train minuscule à voie unique en songeant que Chardonne enfant y était monté avec son père, qui l'emmenait à Saujon. Et je suis allé de Royan à Saint-Palais, où dans un hôtel baroque au milieu des pins, avec une terrasse que frappaient les embruns, j'ai regardé la houle grondante, verte, noire et blanche, battre les carrelés. Le maître d'hôtel m'a servi, comme s'il avait soupçonné ma nostalgie de destinée sentimentale, dans du haviland.

Jean-Claude Pirotte

*Nous publions ce texte, paru dans Atlantiques N° 61, avec l'aimable autorisation de l'Office du livre Poitou-Charentes. Jean-Claude Pirotte a publié récemment L'Épreuve du jour (Ed. Le Temps qu'il fait).*